

## Friedrich Dürrenmatt Une trop rebelle indifférence

Mirel Bran

Numéro 63, printemps 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/21215ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bran, M. (1996). Friedrich Dürrenmatt : une trop rebelle indifférence. *Nuit blanche*, (63), 59–61.

# Friedrich Dürrenmatt

Centre Culturel Suisse

Exposition « Dürrenmatt » autoportrait sans miroir

## une trop rebelle indifférence

Par  
**Mirel Bran**



Des histoires possibles y en a-t-il encore, des histoires possibles pour un écrivain ? », se demande, alarmé, Friedrich

Dürrenmatt. Cette interrogation, il y répond dans *La panne* : « C'est dans ce monde hanté seulement par la panne, dans un monde où il ne peut plus rien arriver sinon des pannes, que nous nous avançons désormais... Et dans ce monde, il ne reste plus guère que quelques rares histoires encore possibles, où perce encore timidement un semblant de réalité

Peu connu, malgré la traduction de la plupart de ses œuvres, Friedrich Dürrenmatt reste, à côté de Max Frisch, l'écrivain suisse le plus représentatif de sa génération. Point de rencontre de contrastes insolites, sa personnalité pourrait se définir comme le plus suisse des paradoxes suisses.

humaine à travers l'anonyme visage de quelqu'un. »

Le monde se vide de sens et va tout droit à sa perdition. Ce n'est pas un jugement, mais un constat de l'écrivain. Passionné d'astronomie, il passait des nuits entières dans son jardin à interroger le ciel à travers une énorme lunette. Le

monde était à ses yeux infiniment petit par rapport à l'infiniment grand du ciel muet. L'univers entier se dégrade et la dégradation de l'humanité n'était pour lui que le faible reflet de cette absurdité universelle. Entre l'infiniment grand et l'infiniment petit il n'y a plus rien, même la bonne volonté n'y a pas de place.

## Une œuvre irrécupérable par les idéologies

La perception de son œuvre dans le monde communiste de l'époque en est une preuve. Dans les années 70, *Le tunnel*, une de ses œuvres en prose, a été traduite en roumain. Un train entre dans un tunnel d'où il ne sortira plus jamais puisque, à un moment donné, il pique vers le ventre de la terre dans une course aveugle. Pourtant le conducteur demeure convaincu que le train arrivera à destination. Confronté à la perte universelle, il continue de croire en la sécurité du rôle qu'on lui a attribué. Quand un jeune homme demande à la fin : « Que devons nous faire ? », on lui répond : « Rien. Dieu nous a laissé

Parler de pessimisme chez Friedrich Dürrenmatt serait très facile et faux en même temps. Il le précise lui-même : « [...] le pire aura lieu. Que je représente toujours la pire tournure des choses n'a rien à voir avec le pessimisme, pas plus qu'avec une idée fixe. Le pire, c'est ce qui est dramaturgiquement représentable. » La réalité est source d'horreurs et l'écrivain ne fait que les montrer. Mais Friedrich Dürrenmatt raconte le monde avec ironie et humour, il en dénonce le grotesque sans intervenir.

### Le goût des paradoxes scandaleux

Face au monde, l'écrivain vit dans un perpétuel exil. Là est le scandale de la création aujourd'hui. Friedrich Dürrenmatt s'est fait l'emblème même de l'exil sans quitter la Suisse. Écrivain de langue alémanique, il s'installe en 1952 à Neuchâtel, en pleine Suisse francophone. C'est un exil linguistique qui exprime la distance volontaire qu'il impose à la réalité. Friedrich Dürrenmatt parle avec humour de cet événement. Interrogé sur les motifs de son installation à Neuchâtel, il répondait toujours que les transports y étaient commodes.

Il scandalise jusqu'à la fin de sa vie. Quelques mois avant sa mort, en 1990, Friedrich Dürrenmatt profite de la remise du Prix Gottlieb Duttweiler au président tchèque Vaclav Havel pour faire le portrait paradoxal du Suisse, ce qui déclencha la colère de tous les conseillers helvétiques présents à cette manifestation zurichoise. « Nous sommes un peuple belliqueux, nous autres Suisses, qui n'a jamais été attaqué depuis deux cents ans presque, mais qui se défendrait, si on l'attaquait, et, pour prouver qu'il se défendrait, jette en prison ceux qui manifestent le courage civique et l'honnêteté de déclarer qu'ils ne se défendraient en aucun cas si toutefois on les attaquait. »

Les paradoxes sont la matière première de ses pensées et la catastrophe, leur liant constant. Il ne s'agit pas d'une catastrophe ponctuelle, mais de La Catastrophe, l'écroulement de l'univers entier, tel qu'il l'illustre déjà dans un tableau de 1968. Il raconte ces images avec le sourire aux lèvres : « Sur un pont, au-dessus d'une gorge, deux trains bourrés de passagers se heurtent en pleine course ; tous deux jaillissent d'un tunnel, cherchant furieusement l'air libre, et trouvant leur perte ; ils se fracassent contre un autre pont, beaucoup plus bas, sur lequel défile une manifestation communiste ; si bien que les ponts, les trains, les passagers et les communistes s'écroulent sur une église de pèlerinage, tout au fond de la gorge, dont

les décombres ensevelissent d'innombrables pèlerins, tandis qu'en haut, bien au-dessus du gouffre, dans le bleu d'un ciel de printemps, le soleil se fracasse contre un autre soleil, inaugurant la destruction de la terre et de tout le système planétaire. »

Quand on entre dans l'univers de Friedrich Dürrenmatt, on rit en pleurant et on pleure en riant. L'écrivain peut tracer la frontière entre ces deux attitudes, car lui seul prend ses distances par rapport au monde, détachement volontaire de la réalité qui devient indifférence. Mais une indifférence rebelle. Friedrich Dürrenmatt fait preuve d'un engagement politique presque sauvage, mais ne se laisse embrigader par aucune idéologie. Il était aussi communiste qu'anticommuniste.

# Friedrich Dürrenmatt

L'écrivain Friedrich Dürrenmatt a caché la plupart du temps son visage de peintre. Sa création artistique n'est pas simplement une illustration de sa littérature, mais une manière de franchir la frontière imposée par l'écriture.

Par  
Mirel Bran



Mes dessins ne sont pas des travaux qui viendraient simplement s'ajouter à mes œuvres littéraires, ce sont, dessinés ou peints, les champs de bataille où ont lieu mes combats, mes aventures, mes expériences et mes défaites d'écrivain », témoigne Dürrenmatt. L'écrivain porte avec lui l'ombre du peintre jamais satisfait, son rêve de jeunesse ayant été de devenir artiste peintre. Sa vie a été traversée par la tension de ce double destin. Là où l'écrivain doit s'arrêter, le peintre prend le relais. « Mes tableaux et mes dessins représentent un complément de mon œuvre écrite — pour tout ce que je ne puis exprimer que par l'image. »

Les motifs de sa création littéraire viennent systématiquement s'accomplir dans le dessin et la peinture. Les thèmes

s'enchaînent jusqu'à l'obsession. La catastrophe est aussi présente dans les images que dans les mots et elle est toujours totale comme dans la Tour de Babel. « Tous mes tableaux sur le thème de la Construction de la tour montrent l'ineptie de l'entreprise humaine prétendant construire une tour qui atteigne le ciel et, plus généralement, l'absurdité des efforts démesurés de l'homme. La Tour de Babel est le symbole de l'arrogance humaine. Elle s'effondre et, avec elle, c'est le monde des hommes qui s'effondre. Ce que l'humanité laissera derrière elle, ce sont ses propres ruines. »

La fin du monde est une certitude que l'artiste vit de manière quotidienne. Friedrich Dürrenmatt voit dans la mort d'un homme une fin du monde en réduction, qui touche cependant l'humanité entière. Il l'explique avec étonnement et humour. « Je ne peux pas penser qu'un jour je ne sois 'plus rien'. Je peux me représenter que je serai 'toujours' quelqu'un. Toujours un autre. Toujours à nouveau une conscience, de sorte que

tomber si bien que nous voici précipités vers lui.»

La censure de Ceaucescu a vu dans cette nouvelle une illustration parfaite de la décadence du monde occidental et n'a pas hésité à autoriser sa traduction. Les Roumains, eux aussi, ont bien perçu que la chute du train symbolisait la décadence, non pas celle du monde occidental, mais au contraire celle du monde communiste lui-même. L'anecdote illustre l'incapacité pour une quelconque idéologie de récupérer l'œuvre d'un écrivain comme Friedrich Dürrenmatt. Chaque fois qu'une idéologie a tenté de se servir de ses écrits, ceux-ci se sont exilés automatiquement dans le contraire de cette idéologie même.

À la fin de sa vie, Friedrich Dürrenmatt allait se dévoiler lui-même dans *La*

*mise en œuvres*, son testament littéraire. « Je ne me classe pas parmi les écrivains exhibitionnistes, ni parmi les honteux, qui déguisent leur vie, la recomposent et la triturent. Je ne me classe pas non plus dans la catégorie des écrivains qui vous noient traîtreusement dans le trop-plein de leur esprit. Non, je fais partie de ces serruriers et de ces constructeurs qui peinent pour venir à bout de leurs inspirations, parce que leurs inspirations se mettent sans cesse en travers de leurs concepts, et même de leurs aveux. Je suis de ces écrivains qui, loin de venir de la langue, s'efforcent avec peine vers la langue. Non parce que leur langue ne serait pas à la hauteur de leurs matières : ce sont leurs matières qui, prenant naissance hors de la langue, ne lui sont pas égales. Elles appartiennent au

monde de l'image, de la vision, du prélangage ; elles ne sont pas encore pensées avec exactitude. Ce ne sont pas mes pensées qui contraignent mes images, mais l'inverse. » **NS**

Friedrich Dürrenmatt a publié, entre autres ouvrages : Œuvres en prose : *Romans (La panne/Le soupçon/Le juge et son bourreau)*, Albin Michel, 1980 ; *Grec cherche Grecque*, Albin Michel, 1988 ; *La promesse, Requiem pour le roman policier*, Albin Michel, 1989 ; *La mise en œuvres*, 10/18, 1989 ; *Justice*, 10/18, 1989 ; *La mission ou de l'observateur qui observe ses observateurs*, Le Livre de Poche (LDP), 1990 ; Pièces de théâtre : *La visite de la vieille dame*, Flammarion, 1957, LDP, 1988 ; *Les physiciens*, L'Âge d'Homme, 1988 ; *Le météore*, L'Âge d'Homme, 1993.

## le peintre en exil

moi aussi j'assisterai à la fin du monde. Et ainsi la fin du monde ne perd jamais son actualité.»

### L'obsession du Minotaure

Les thèmes de sa création s'enchaînent dans une logique autre que l'esthétique. « Ce n'est pas la beauté du tableau qui m'intéresse, mais sa possibilité. » Friedrich Dürrenmatt ne se considère pas comme peintre. Le dessin lui permet simplement d'aller au-delà de la limite que l'écriture lui impose. Sa création artistique n'est pas une illustration de sa littérature, mais l'élargissement volontaire de son horizon de liberté. Les thèmes de sa création s'enchaînent dans la logique d'une recherche poussée jusqu'à sa dernière limite. « À propos de Sisyphe je voudrais simplement dire que la question qui me préoccupait surtout était de savoir ce qui obligeait Sisyphe à remonter constamment son rocher. Peut-être est-ce sa façon de se venger des dieux : il met à nu leur injustice. » Sisyphe conduira l'artiste vers Atlas, l'homme condamné à porter la voûte du ciel sur ses épaules. « L'Atlas mythologique redevient possible, mais comme l'image aussi du

dernier homme, qui doit porter ce monde, son monde. »

Mais le thème dont Friedrich Dürrenmatt a fait son obsession reste le Minotaure. Il s'agit en effet du motif central de sa création d'écrivain et d'artiste. Enfermé dans un labyrinthe de verre, le monde de

Exposition « Dürrenmatt » « Labyrinthe I »



cette bête innocente se limite à ses propres reflets. Au moment où il rencontre la femme, inconscient de sa force, il la tue sans le vouloir et sans le savoir. « C'est un monstre et, en tant que tel, l'image du solitaire, de l'isolé. Le solitaire est confronté à un monde impénétrable pour lui : le labyrinthe est le monde vu du point de vue du Minotaure. La série des 'Minotaure' montre donc le Minotaure privé de l'expérience de l'autre, du Toi. Il ne sait que violer et tuer. »

L'artiste, dans son retrait par rapport au monde, n'est qu'un visage du Minotaure. Friedrich Dürrenmatt a toujours affirmé que l'artiste et l'écrivain ne peuvent pas intervenir dans la réalité pour la changer, mais ils peuvent la montrer et la raconter dans ce qu'elle a de plus grotesque. L'exil obligé de l'artiste se transforme en une solitude inguérissable. Dans *Autoportrait sans miroir de 1978*, l'artiste a le regard tourné à droite, comme si regarder le monde en face ne valait plus le coup. L'autoportrait est en fait l'image du désengagement de sa présence dans le monde. L'écrivain est enfermé dans son labyrinthe, en retrait par rapport à la réalité qu'il observe et dont il exprime le grotesque. Le Minotaure est Friedrich Dürrenmatt. **NS**